

Le Sénat :

Ces lieux où l'on cause à Pézenas

Parmi les lieux où l'on cause à Pézenas, il y a le « Sénat », les bistrotts, les boutiques des commerçants ou des artisans, notamment chez le coiffeur. Mais il serait préférable d'écrire où l'on causait car il y a eu des changements !

Le « Sénat » est une institution commune à presque tous les villages, il existe à Pézenas mais aussi à Tourbes ; curieusement dans ces deux localités il se tient au même endroit : le quai ! Cette assemblée des anciens du village siège la plupart du temps en matinée de dix heures à midi jusqu'à l'heure du dîner, car chez nous on dîne à midi ! (Sauf à Florensac où l'on est encore à l'heure solaire). L'après-midi reprennent les palabres après l'heure de la sieste.

Le « Sénat » siège aux endroits stratégiques où l'on voit passer le plus de monde ce qui permet

de tailler des croupières ou, plus communément à Pézenas, d'habiller quelqu'un : « *gaito lou aquel il est fier comme un pézoul ! et dire que ses parents étaient pauvres, ils habitaient au « château » et ils étaient amonnayés comme le calice de Pinet !* ». Dans l'art de dire du mal dans le dos il n'y a pas que les mamettes qui excellent. « *Et celui-là ! Dire et son pauvre père qui était un communiste qui cassait du curé, et que lui maintenant il mange le bon Dieu !* ». Il n'y avait qu'au « Sénat » que l'on pouvait entendre une telle expression héritée peut-être du temps où Pézenas abritait une commanderie de templiers qui partaient au combat « *repus de la viande du Christ !* ».

Les anciens se réunissaient sur les bancs situés sous les fenêtres de l'hôtel de Bezons, en haut du cours Jean-Jaurès, où se trouve aujourd'hui la



valise de Boby Lapointe. Les jours d'affluence ceux qui étaient arrivés les premiers se tenaient assis, les autres debout ; certains passaient, prenaient des nouvelles ou apportaient quelques informations : « *Vous ne savez pas la dernière ? Surtout n'allez pas le répéter et dire que c'est moi qui vous l'ai dit ! A ce qu'il paraîtrait que...* »

Souvent je me suis arrêté pour tailler la bavette et demander quelques renseignements sur certains faits du passé. Les réponses étaient toujours contradictoires : par exemple : « *Est-ce que la Peyne passait dans les fossés à la place du cours ?* ».

Le « sénateur » Charles Carrière : « *Je ne le crois pas, je le tiens de mon grand-père* » ce à

sur le cours, il s'est réfugié devant la Poste ce qui permet l'été de bénéficier de l'ombre des platanes et de voir passer plus de monde. Mais les rangs se sont clairsemés, de nombreux « sénateurs » ont disparu, morts hélas ou en maison de retraite.

Le même sort est arrivé au cénacle de femmes qui siégeait place Poncet, car il y avait là les dames du quartier que l'on peut nommer avec leur autorisation : Mesdames Sabat, Quinero, Lopez, Ferrandez, Espada... Ce lieu était stratégique car il permettait de surveiller les entrées et sorties du cabinet médical et le passage des piétons venant de l'avenue François-Curée.



Les cafés de la rue de Béziers (rue A. France).

quoi son confrère Boutifare rétorquait : « *Et moi je dis que c'est vrai, d'ailleurs le cours on l'appelait le quai !* ».

Et de là naissait un interminable débat dans lequel intervenaient Louis Montagnier, Charles Saudo quand il passait par là au cours de ses promenades, Pampille qui lui aussi appartenait à cette vénérable assemblée.

Un jour passe devant les sénateurs un jeune homme qui salue l'honorable assemblée, une fois qu'il a tourné le dos : « *Quan es aquel ?* » « *Et bé c'est le beau fils de Cougnette, aquel qué jouget au football à Saint -Etienne !* » Et un autre de rétorquer : « *A Saint-Etienne oui mais à Saint-Etienne d'Estrechoux !* ».

Aujourd'hui le « Sénat » ne tient plus séance au même endroit, chassé par les travaux effectués

Avec la disparition des « sénateurs » tout une mémoire populaire se perd, la tradition qui est la transmission orale de générations en générations, la tradition chère à Pierre-Paul Poncet qui y faisait de nombreuses références, la tradition donc s'éteint. Bien sûr il y avait des sources confuses, des références discutables ! Mais qui est capable de nos jours de nous conter les caves du Pintou ? Les souterrains qui allaient à la Grange-des-Près, les exploits d'Hippolyte Annex, de Georges Fraissinet. Qui se souviendra du miracle de Castelnau et de l'abbé Caucanas, de l'affaire de la Sicilienne ? Plus personne pour raconter que « *de mon temps on pêchait les vairons avec des carafes dans le ruisseau de l'Arnet ou dans celui le Tartuguié* ».

Une remarque : il existe à Pézenas un Conseil des Anciens mis en place par l'actuelle municipalité, mais qui n'a rien à voir avec le « Sénat ».

Si nous revenons en arrière au milieu du dix-neuvième siècle, entre les deux guerres ou jusqu'aux années 1970, nous trouvons d'autres lieux de palabre, de blague, de « *Machades* ».

Lorsque l'on consulte le Languedocien, cet hebdomadaire piscénois qui a paru de 1845 jusqu'à l'entre deux guerres, on voit l'importance des bistrots et le rôle qu'ils tenaient dans la vie publique piscénoise. On y causait des maladies de la vigne : « *Vous avez lu le Languedocien ? La maladie a été repérée sur des aramons dans la plaine de l'Estant et à Maldinat !* ». Et de discuter sur les mérites de tel ou tel remède. Les souscriptions lancées à l'initiative de la municipalité nous permettent de connaître les noms de ces établissements. Ainsi en juin 1871 on faisait appel à la générosité des Piscénois pour financer l'amenée des eaux de la Peyne dans les conduits des fontaines de la ville : suit dans l'hebdomadaire la liste des lieux et les sommes récoltées, et parmi eux, les bistrots. Café Français : 112 francs, Le Cercle : 190, Café du Commerce : 50, Café de l'Industrie : 3,25, Chez Henri : 9,50, Chez Antoine : 4,25, Chez Jaudon : 1, Café de l'Opéra : 34, Chez Estève : 51, Le National : 1, Chez Faury : 11,50 etc.

Puis on égrène la liste des nombreux particuliers donateurs, dont les De Grasset, de Juvenel, l'Epine, de Vigniamont, de Marimond, de Grave... Il y eut de nombreuses souscriptions par exemple celle de 1870 pour l'achat d'une mitrailleuse. La souscription pour le monument de Molière etc....

Notre cité a connu des troquets plus singuliers, parmi eux deux restent encore dans la mémoire des plus anciens : Trinquette et Chez Cécile.

Trinquette dans le quartier du Château, était plutôt celui des « espagnols ». Il a été tenu par un certain Joseph Marco, dont cinq des fils constituaient à eux seuls l'équipe de tambourin de Pézenas. Monsieur Mille de Tourbes, aujourd'hui presque centenaire se souvient des bagarres qui étaient fréquentes en ce lieu. Sa particularité était de posséder un piano à manivelle qui se trouve aujourd'hui au musée de Pézenas. Le quartier du château était celui des espagnols, gavatches, italiens ou gitans, petits propriétaires, salariés agricoles, qui



faisaient leur « piquette » dans leur cave. Presque toutes les caves de ce lieu possèdent un pressoir, des cuves en pierre vernissées et dans le « magasin » une mangeoire pour l'âne, le mulet ou le cheval. A l'extérieur l'anneau pour attacher la bête.

Chez Trinquette, les filles n'avaient pas le droit d'aller danser au son du fameux piano mécanique : les mères s'y opposaient fermement ! Mais certaines réussissaient à y aller « en cachette ».

Le fameux troquet « Chez Cécile », rue Saint-Jean était réservé aux femmes, on l'appelait aussi le « café des vieilles », elles y venaient boire le café et tailler une bavette. Il était situé à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue Mercière, en face de l'actuelle boulangerie Alary. Après lui il y avait la boutique de « Pantoufflette » au dessus de laquelle trônait une magnifique pantoufle qui servait d'enseigne ! Chez Cécile on y cassait du sucre sur le dos des absents, ou bien sur le dos de celle qui venait de sortir du troquet. Laissons la parole à

Café des Affaires et du Commerce, place du XIV juillet.

Georges Donnadiou, père de Suzanne, chez qui nous habitions dans les années cinquante, rue du Four-de-la-ville. Il est l'auteur d'une comédie piscénoise en un seul acte : Le Complet Veston, « la scène se passe vers 1913, dans un petit café fréquenté spécialement par une clientèle de vieilles femmes. L'établissement porte l'enseigne : « Café de Cécile ». Il s'agit d'un dialogue entre trois mamettes : Sibarillo, la repasseuse, Jeulia, la tenancière et Marguarido, jardinière aux halles, cette dernière entre avec une cafetière à la main. « Bousuoer à toutos ! Té Jeulia bailo mé dous saous dé café pla seucrat ». Chez Cécile on pouvait faire remplir une cafetière et l'emporter.

La conversation tourne vite au passe temps favori de ces langues de peille : casser du sucre sur le dos d'une connaissance de ces dames. à Pézenas on « tallait un costume » à quelqu'un, on jacassait sur lui dès qu'il avait le dos tourné. Ici la victime c'est la Tchaco à propos du mariage de sa fille.

« *Qué se maridabo a sant Eurseulo en gran tralala, a la gran messo, andé lou suisse e lous orgués. Es égal can saben lou que saben !* » Ah ! Ce : « *Quand on sait ce qu'on sait* » c'est une vieille expression piscénoise qui signifie qu'on pourrait dire bien des choses mais que par « charité chrétienne » on ne les dira pas ! Mais enfin au fur et à mesure de la conversation les langues se délient. Et de jaser sur la Tchaco :

« *Qué can se maridet carguet qué lou biel bendé lou miol per paga la noco !* »
« *E soun omé qué passabo soun téns a sé passetcha del Prat al café dé l'Agasso... Sa*



bigno de l'Aouribélo i fasio cad'an euno brabo recolte d'ourquétchs ! »

Et la pitchoto fillo, aquel mouré en l'air !

Et elles relatent les fastes de la noce.

« *Abiaou louguat toutes los caleetchés da Baptisto et lous omés éron en cougo dé merleusso..* »

Puis elles habillent le marié.

« *Figuerueuré bous qué abiou de souliés trop pitchots aco lou fasio garéletcha !* »

Et même le grand père y passe.

« *Dé gabatchés qu'arribéroum aqui sans un pil !* »

Les mamettes étaient plus terribles que les hommes !

Au milieu du Cours, il y avait une vieille femme qu'on appelait : Midi Libre et qui était au courant de toutes les nouvelles de la ville. Tout Pézenas était informé avant même que la presse ne paraisse. Molière lui-même emploie cette expression : « *Tout Pézenas ...* »

Après la guerre (la deuxième), on jasait sur les collabos et ces dames qui fréquentaient les officiers allemands dans les loges du théâtre « *et que maintenant ça te fait la dame, quand on sait ce que l'on sait !* »

Certains bistrots étaient les rendez-vous des chasseurs, des supporters de rugby ou des joueurs de belote et de billard. Les chasseurs se retrouvent aussi chez Cardon, l'armurier, place de la République, ou bien à la baraque de moules de Catala, plus tard à celle de Moulinié ou d'Isabelle.

Chez Vaccassy, on faisait des blagues, l'une d'entre-elle m'a été racontée par Monsieur Ségui, chasseur et habitué de ce bistrot :

« *On jouait à la belotte, il y avait un papette, qui lui ne jouait pas, mais qui passait son temps derrière le dos des joueurs à faire des réflexions, à donner des conseils, bref comme on dit à Pézenas « à emmerder le monde ». Un soir quelqu'un coupe la lumière et, dans le noir on continuait à faire semblant de jouer.*

Té belote et rebelote

Digo-zé ! T'a pas triché ?

Et de continuer pendant un moment jusqu'à ce qu'on entende le papette hurler : « *Je suis devenu aveugle ! Je suis devenu aveugle !* »

A partir de ce jour là, il n'a plus fait de commentaires !

Une autre blague que je tiens aussi de Monsieur Ségui. Tous les soirs venait au bistrot un vieux Réboussié appuyé sur sa canne, il prenait ses deux jaunes avec quelques olives, et il radotait toujours

les mêmes histoires. Chaque soir, on prenait sa canne qu'il accrochait au porte-manteau et on lui passait un coup de râpe, et il revenait tous les soirs appuyé sur cette canne mais il penchait de plus en plus ! Tant et si bien qu'il est allé consulter le docteur Jany qui lui a conseillé d'acheter une canne neuve et d'en ferrer le bout !

Chez Raymond Francés, qui avait son salon de coiffure à côté du marchand de graines, rue Jean-Jacques Rousseau, on venait à l'avance pour écouter les histoires et les ragots que les clients colportaient ! Parmi les clients il y avait l'abbé Valette, le curé de Saint-Jean, le sacristain. Un jour le curé surprit le sacristain en train de boire à la bouteille du vin de messe et il s'écria : « *Aquesté cop lou téném aquelo puto de sacristain qué nos bibio tot el bin blanc* » ; la chose fit le tour de Pézenas. Chez Raymond on restait même après avoir été coiffé, rasé (à cette époque les hommes se faisaient raser chez le coiffeur) : on restait pour écouter ce qui se disait.

Tous ces lieux et bien d'autres : chez Fontanilles le forgeron, chez Fraissinet le concessionnaire Renault, chez Souyris le caviste, autant de lieux où se rencontraient les hommes. Les hommes mais pas les femmes, les hommes se réservant la place publique : le forum ! A l'église les femmes se tenaient d'un côté et les hommes de l'autre et à Saint-Jean, certains hommes s'asseyaient dans les stalles, derrière le chœur ! C'étaient les notables ! Depuis ce temps les choses ont bien changé.

La population de Pézenas elle aussi a changé, la ville a perdu ses industries, les commerces sont à la périphérie. Chez le coiffeur on ne vient plus que sur rendez-vous, les enseignes de marque ont pris le dessus et on y travaille à la chaîne : on n'a plus le temps d'y blaguer. Les petits garagistes ont disparu remplacés par des concessionnaires chez qui on n'a plus le temps de palabrer. Autrefois certains allaient lire le *Midi Libre* chez Paulette Lanet notamment « le plus riche de Pézenas », un jour « le plus riche de Pézenas » comme me l'a rapporté ma « pauvre mère », s'est fait rabrouer par Paulette qui lui a demandé de payer le journal et d'aller le lire ailleurs. Certains vont le lire gratuitement à Carrefour et même les enfants lisent les bandes dessinées assis à même le sol. Les plus riches eux-mêmes ont changé, vous savez « ceux qui nous apprennent à vivre ». Ils ne vont plus lire le *Midi Libre* gratuitement chez Lanet : d'ailleurs le lisent-ils encore ? Il est bien loin le temps où « le papé » Lanet



Photos des sénateurs sur le cours années 2004-2005.

parcourait les rues du Château en vendant son journal à la criée ! Ce temps où un pensionnaire de l'hôpital vendait le *Travailleur du Languedoc* en clamant : « *Ouvriers et paysans artisans et commerçants ! Intellectuels et classes laborieuses ! Demandez le travailleur du Languedoc, organe fédéral du parti communiste Français ! Pour la liberté et la paix des hommes et des peuples ! Demandez le travailleur !* » Ma mère qui était loin d'être communiste me disait souvent : « *va lui en prendre un, le pauvre !* ».

Existe-il encore des lieux publics où les nouvelles se colportent, où les rumeurs vont bon train ? Des lieux où l'on s'exclame : « *vous ne savez pas la dernière ? Au moins n'allez pas dire que c'est moi qui vous l'ai dit* ». Existe-t-il des « *monsieur de source sûre* » ? Il existe bien encore un ou deux colporteurs d'informations confidentielles, qu'il ne faut surtout pas répéter mais... Chut !

Certes, on casse encore du sucre à la Soirée des Machous : on y tombe des salades, c'est même une spécialité de ces langues de peille, hélas ce n'est plus ce que c'était ! « *sios uno bando de Bringaires de machous et dé Cancanaires* ». Disait une chanson composée par le regretté Jojo Michel de Castelnaud-de-Guers, justement pour un sketch de l'une des soirées des Machous.

Le Piscénois est-il encore ce *Cancanaire*, cette *Langue de peille* mise en scène par Claude Alranq ?

Un ancien curé de Pézenas, Jean Barral, qui n'avait pas sa langue dans la poche, s'écria un jour en chaire : « *A Pézenas on dit de vous en sortant de la messe que vous avez un rhume ! Mais quand la nouvelle arrive au bout de la rue Conti, on dit que vous êtes déjà mort !* »

Paul Ivorra